

Récitant – Je regarde défiler les paysages, je rêve, peuple les collines, les villages et le ciel de gens aimés, au lieu de chercher à comprendre ces choses que je vois pour la première fois et que je ne reverrai plus jamais. Je pourrais certes répéter ce que j’ai lu sur des sites engagés, les dérives anti-démocratiques, la censure, la torture, et la maison d’arrêt de Messadine, à Sousse, où est détenue une prisonnière de droit commun du nom de Harakati Sameh. Je pourrais citer des noms, des sources et des dates...

Par la vitre, je vois de vieilles femmes qui cueillent des olives. Chacune a une histoire de vie qui mériterait d’être racontée ici. Pendant ce temps, derrière les grilles des hôtels *all inclusive*, des « gazelles » dépensent en une semaine ce que les cueilleuses d’olives gagnent en plusieurs mois...

Chanteuse - El General obsède mon transistor :

« Raïs Lebled, ton peuple est mort ».

R – Je voyage à bord d’un minibus en direction de Ben Guerdane, en compagnie d’un jeune militaire en congé. La semaine, il est sergent. Le week-end, il écoute du rap et joue en ligne à « World of Warcraft ». Ce manège dure depuis six ans, il en a 26, et il en a marre. Il s’appelle Rairi, m’invite chez lui. Puisqu’on se confie davantage à un homme seul, surtout s’il est étranger et de passage, Rairi me parle de Nada, l’amour de sa vie, une femme mariée. Ils s’aiment et s’envoient des dizaines de messages par jour. Bonne nouvelle, Nada va divorcer. Mauvaise nouvelle, Nada en a aussi marre de cette vie, et va rejoindre sa tante, en Suisse. Ils s’aiment et s’envoient des dizaines de messages par jour...

Ch - El General obsède mon transistor :

« Raïs Lebled, ton peuple est mort ».

R – Par la vitre, je vois de vieilles femmes qui cueillent des olives. Derrière les grilles des hôtels *all inclusive*, des « gazelles » séduisent les fils des cueilleuses d’olives. Pour eux, elles sont le seul moyen de changer de pays, de changer de vie.

Comédienne – « La Presse adresse ses vifs remerciements et haute considération au président, de même qu’un vibrant hommage à sa femme pour ses efforts en matière de promotion de la femme arabe... » *Elle tourne quelques pages* « En cette année 2011, Année Internationale de la Jeunesse, faisons comprendre aux jeunes d’aujourd’hui qu’ils sont les décideurs de demain. Il est indispensable qu’ils participent aux affaires de la société. Nous regrettons la désaffection des jeunes pour la chose publique... » *Elle jette son journal...*

Ch - Notre enfer, l’*Al Chourouk*, quotidien d’état,

N’en fait qu’un fait divers, en bas de page trois.

Vos journaux, vendus, plus personne n’en veut

Si, pour emballer l’maqu’reau. Et allumer le feu !

C - J’avais lu sur le profil d’Isra, une amie perdue de vue, ces mots d’une imprudente simplicité : « on a juste besoin de travail, on a besoin d’éducation, on a besoin d’hôpitaux. Pas de hausses des prix, pas de détention arbitraire et pas de corruption. Dis à tes amis de nous rejoindre pour faire grève ce vendredi ».

Ch - Police politique, quatre par quatre.
Bug sur Youtube, erreur 404.
Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Al-Jazira :
Seuls les docus du Qatar scandent : « mort aux rats ! ».

Je souffle sur tes braises, cher « chahid »
Et twitte sur le fil « dièse sidi bouzid ».
Blackberry, l'index sur ta machine :
Une tuerie, un sit-in, en 140 signes.

C - Isra Abdel Fatah a été arrêtée. Deux semaines plus tard, le teint blême et les yeux vides, elle jura ne plus jamais vouloir faire de politique.

Ch - Vous m'avez giflée,
Vous m'avez giflée,
On ne m'avait jamais giflée.

Suspendue par les pieds,
Suspendue par les pieds,
Vous m'avez humiliée.

Comme si je rongerais mes os,
Comme si je noyais mes yeux,
Comme si je mangeais ma bouche,

« Je serai la sœur du martyr.
Je serai la mère du martyr... »
Grâce à vous, je suis la martyre.

« Toi, une martyre ?
Traînée, laisse-moi rire ! »
Je saignais trop pour rougir.

J'avais des mains partout.
J'avais des mains partout
Et envie de sourire.

Votre mère vous a-t-elle trouvé bonne mine ce matin ?
Votre femme vous a-t-elle, avec amour, remué votre café ?
Avez-vous avant de venir caressé les cheveux de vos enfants ?

J'avais des mains partout.
J'avais des mains partout
Et envie de sourire.

C - On les entend de loin. On les devine maintenant, épaule contre épaule, pas de banderole, aucun slogan. Visage tendu, silencieux. On me raconte la mort de celui qu'on enterre. Je remonte chez moi et ferme la porte à clef.

Ch - Le khôl sous les paupières pleure,
Car vos fils et vos filles meurent.
Vois ton henné douteux, ma mère.
Regarde-moi, père, dans les yeux.

La parole vive dit vrai.
Martyr, tu as ma parole.

C - J'ai 28 ans. En vérité, j'en ai 32, mais je préfère dire que j'ai 28 ans, je suis célibataire. Je vis chez mes parents. Mes parents, ils sont nés dans le même village que le président, ils disent qu'il est un peu mon père. Ils sont trop pauvres pour nous comprendre. Ils ont trimé pour me payer des études, ils se sont endettés. Moi, j'ai bac+3, et toujours pas d'emploi... Il y a un an, mon père a perdu son travail. Depuis ce jour, mon père ne me fait plus peur.

Ch - Tracts et boycott, pétitions,
Tags et slogans : démission !
Grève de la faim, sans concession,
Intifada de l'inflation !

La parole vive dit vrai.
Martyr, tu as ma parole.

C - Sur une chaîne nationale, le président parle d'« opérations de maintien de l'ordre ». Le couvre-feu est décrété dans la capitale. Ces violences sont inacceptables et seront traitées avec la plus grande fermeté. « La plus grande fermeté », a-t-il répété. *[Elle zappe]* Al-Jazira parle d'affrontements à Thala, à Saïda, une « vague de protestation sans précédent ». Le personnel des hôpitaux ferait grève pour protester contre l'arrivée de cadavres éventrés, égorgés, la cervelle éclatée. *[Elle zappe]* La chaîne nationale passe un documentaire animalier.

Ch - D'une âme légère, vous dis-je,
Armes à terre, ouvrez ces portes !
Vous couvrez les rues de sang,
Voyez ma veine, elle se répand.

La parole vive dit vrai.
Martyr, tu as ma parole.

C - Sur une feuille de papier que je porte contre ma poitrine, il est écrit : « nous n'avons plus peur ». Une carcasse de bus calciné, des rideaux de fer sur les boutiques, l'odeur des pneus brûlés. Au prochain carrefour, les lances à eau, les grenades lacrymogènes, je noue mon foulard, on m'offre du vinaigre. On brandit la chemise ensanglantée d'un martyr. On chante des chansons de Marcel Khalifa, puis l'hymne national :

Ch - Lorsque le peuple entend vivre,
Le destin trace son avenir :
« Tes ténèbres se dissiperont
Et tes chaînes se briseront ! »

La parole vive dit vrai.
Martyr, tu as ma parole.

Fin subite du chaos, silence total.

[...]

C – Tu vois, nous étions comme les doigts de la main : des étudiants, des chômeurs, des avocats, des cadres, des ouvriers, des mères de famille et de vieux militants qui mesurent leur engagement au nombre de mois passés en prisons. Tous à l'unisson criaient « Kefaya », ça suffit ! « Erhal », dégage !

Ch - Plus de corruption à tous les étages,
Du pain, de l'eau, et moins de chômage !
Dans la foule, un seul mot se propage :
« Dégage ! ».

C – Là, ce sont des Frères musulmans, ils nous avaient finalement rejoint. Le lendemain, ils étaient revenus avec leur femme. Il fallait se pincer pour y croire : des islamistes côte à côte avec des féministes, des femmes en *niqab* et des étudiantes sans voile.

Ch - C'est comme le slam d'une Musulmane.
Une âme, entre le macho et l'enclume,
Déclame ce message sans ambages :
« Dégage ! ».

C – Tu vois ce vieil homme qui embrasse son passeport. Il disait, je m'en souviens très bien, que pour la première fois, il était fier d'être égyptien.

Ch - Pleurniche un vieillard, la soixantaine.
Est-ce les fumigènes, les grenades lacrymogènes ?
Ou ne serait-ce que l'espoir sauvage
Que tu dégages ?

C – Sur la place, les discussions s'emballaient : l'ingérence américaine, une nouvelle constitution, la Palestine... Des bénévoles nettoyaient les rues, faisaient la sécurité, jouaient les infirmiers, distribuaient à boire et à manger. Le quotidien s'organisait, avec ses prières musulmanes, ses cultes coptes. Et là, regarde, c'est un mariage.

Ch - Un fonctionnaire étonné de lever
Le poing en l'air, et crier : « liberté »,
« Dignité », mais trêve de bavardage :
« Dégage ! ».

C – Chacun brandit sa pancarte, ou demande un stylo et un bout de papier pour en faire une. Là, ce sont mes préférés, je te traduit : « Va-t-en ! Je suis marié depuis un mois, et

ma femme me manque ! », « Pars, s'il te plaît, je n'ai plus de voix », « Ma femme est sur le point d'accoucher, et mon enfant ne veut pas te voir. Alors dégage ! ».

Ch - Ta répression, les *wasta*, les pistons,
L'humiliation, ton *nizâm* d'un autre âge...
Contre cela, une seule chose soulage :
Gueuler « dégage ! ».

C - Les militaires fument, assis sur leur blindé. Une fleur sur un char, à une centaine de mètres du ministère de l'intérieur. Ils nous avaient même laissé écrire des slogans sur leur blindé. L'armée, on n'en avait pas peur, on a tous un militaire dans la famille.

Ch - Vois tes mains sales du sang du peuple.
On ne cèdera plus à ton chantage.
Il est temps de tourner la page,
Temps que tu dégages !

C - Et puis la terre a commencé à trembler. Tout a dérapé. Des rangées de policiers casqués. Des bouts de bois contre des matraques. Des cailloux contre des barres de fer. Des pneus brûlés contre des lances à eau. On se faisait piétiner, tabassé, on se rapprochait du ministère de l'intérieur. Les fourgons de police brûlaient. On s'est mis à nous tirer dessus. Ils visaient la tête, le thorax et l'abdomen. Des avions de chasse faisait du rase-motte, des hélicoptères nous survolaient en continu...

Ch - Prends garde, Ministre de l'intérieur,
Ton peuple, Ministre de la terreur,
Est inflammable, et prêt au grand nettoyage,
Alors dégage !

Et toi tyran, ne réponds pas par des balles,
Des balles réelles à nos questions vitales.
Car de notre force, nous ferons bon usage,
Pour que tu dégages !